



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



INSI qu'un grand nombre de Montréalais, qui, lorsqu'ils peuvent s'y adonner, aiment la vie en plein air; l'autre jour, par une radieuse après-midi, je résolus de m'échapper de notre métropole. Or, comme je savais qu'à cette date, une sympathique démonstration populaire devait avoir lieu dans la paroisse du Sault-au-Récollet, en l'honneur de Mgr Z. Racicot, récemment nommé prince de l'Eglise; par curiosité, je choisis cette banlieue comme objectif de mon petit voyage.

Ce ne fut donc pas sans un certain intérêt, que je pris place dans un des luxueux tramways électriques, qui desservent la partie nord de l'île de Montréal.

Dans le moderne véhicule, une sémillante jeunesse m'entourait, qui s'entretenait d'Ahuntsic, où est né le prélat fêté. Et, sans difficulté, je compris qu'à juste titre, du reste, ce coquet village se glorifiera, à jamais, de compter parmi ses enfants un des évêques les plus distingués du Canada.

Arrivé à la limite de la ville, le tramway dans lequel je me trouvais s'arrêta quelques minutes. Il fallait attendre le "tram", qui devait emporter à destination, la joyeuse bande à laquelle les circonstances m'associaient. Nous étions, là, où la voie ferrée du Pacifique-Canadien croise, au Mile-End, la rue Saint-Denis. Je jetai un coup d'oeil sur les alentours. Evidemment, pensais-je, Montréal s'étend de ce côté, à en juger d'après l'essor qu'y prend l'art de la construction.

J'en étais à me faire cette réflexion et bien d'autres, lorsque, soudain, un fracas comparable au grondement du tonnerre, me rappela à la réalité.

Rapide, un très long train, sifflant, haletant, tout empanaché de fumée, franchissait le passage à niveau construit à cet endroit.

C'était un convoi d'immigrants, en route vers l'Ouest. Des chapeaux, des mouchoirs, des mains et des menottes, s'agitaient aux portières, envoyant des bonjours et des adieux aux paisibles excursionnistes Montréalais.

Dans tout ce brouhaha, je crus même entendre des accents incompréhensibles qui, en des langues étrangères, nous apportaient : (d'inconnus allant vers l'inconnu), soit une phrase amicale, soit une fraternelle exclamation, toute vibrante de joie et d'espérance.

Le "cheval de feu" n'avait pas plutôt disparu dans une courbe, que, selon son habitude, ma pensée se mit à philosopher sur ce que je venais de voir. Je me permets de vous en faire part, mes lecteurs, parce que, apparemment, dans l'est de ce vaste Dominion, l'importante question de l'immigration ne nous touche pas comme elle le devrait.

Ce n'est pas que notre gouvernement ne s'y intéresse; il fait, nous le savons, tout ce qu'il faut à cet égard; mais, c'est surtout de nos gens qu'il s'agit.

Combien sont-ils, en effet, ceux d'entre-nous, qui considèrent ce grand problème ethnologique, avec toute la largeur de vision qu'il comporte? Qui, par leur attitude de citoyens, contribuent à en faciliter la solution?

Pendant la belle saison, peu de jours s'écoulent, sans que nous ne voyions filer vers le lointain Nord-Ouest, des trains bondés, comme celui dont je viens de parler. Notre population, non sans curiosité, regarde passer les wagons, tout bourdonnants d'une humanité dépaysée, et, dont les costumes bigarrés évoquent des contrées où fleurit une civilisation à part.

Et, comme en ces sortes de migrations d'aspect cinématographique, on constate toujours une note de vie, tour à tour triste ou bouffonne; nos Canadiens, de rire ou de plaindre les volontaires exilés... Cependant, il faut l'avouer: "in petto", nous nous sentons froissés des coudolements que viennent nous imposer ces étrangers.

Voilà pourquoi, lorsque des colons élisent domicile dans nos grandes villes, malgré la liberté dont on jouit sur ce continent, au début, ils se sentent isolés. Car, l'homme est ainsi fait, qu'il a beau jouer le bon garçon, prodiguer des "shake-hands", intuitivement son semblable sent quand il ne lui livre pas son coeur. De là maintes amertumes qui s'accumulent dans le moi intime de ceux que nous

avons appelés à nous, quitte, dans un moment d'humeur, à leur laisser entendre le contraire.

Est-ce bien logique? Et sans frayer de prime abord avec les nouveaux venus, sans être avec eux de pair à compagnon, ne devrions-nous pas nous souvenir que ces futurs sujets britanniques sont appelés à partager notre sort, peut-être à devenir un jour nos amis? Inutile, donc, de les regarder de trop haut. Mieux vaudrait tâcher de les apprécier à leur valeur, puisque cela doit arriver fatalement. C'est, nul n'en ignore, de la juste appréciation des choses et des gens, que naissent les nations fortes. Quant à l'amitié, rien n'est plus vrai à son égard que les vers du poète:

Avec lumière et choix, l'amitié veut naître;
Avant de se lier, il faut se bien connaître.

L'ère de réelle et franche fraternité universelle n'est pas encore, mais, heureusement, il est permis de l'entrevoir. Ainsi donc, tendons la main à ceux qui veulent bien accepter de développer cette colonie à nos côtés. Ils l'apprécieront et nous en seront reconnaissants. Eux, qui, tout comme nous, entendent le verbe de saint Jean, répétant à travers les âges: "Aimez-vous les uns les autres."

* * *

Le sujet que je quitte m'a été suggéré par la sorte d'antipathie que certaines races humaines éprouvent à l'égard d'autres, que, sans trop réfléchir, elles veulent absorber. Ce fait est presque aussi commun que paradoxal. On ne s'en étonne guère, en songeant à l'aversion que certains personnages illustres éprouvèrent, qui plus est, envers des choses indifférentes pour le commun des mortels.

Citerai-je quelques exemples, assez connus; ils vous intéresseront peut-être?

Amatus Lusitanus connaissait, dit-on, un moine qui tombait en faiblesse quand on lui présentait une rose, et qui se refusait à sortir de sa cellule lorsque les rosiers commençaient à fleurir.

Le célèbre physicien Pierre d'Apono ne pouvait endurer l'odeur du fromage; il s'évanouissait lorsqu'on en mettait auprès de lui, et il existe encore aujourd'hui un traité sur ce sujet: "De aversione Casei", du professeur Martin Schoockms, qui éprouvait également une antipathie pour l'odeur du fromage.

Scaliger mentionne un de ses parents qui ne pouvait supporter la vue d'un lis, et Montaigne parle de certains soldats qui avaient plus peur d'une pomme que d'une balle. Le brave et vaillant duc d'Épernon s'évanouissait à la vue l'un levrait tué, bien qu'il pût regarder un lièvre sans crainte. César d'Albret ne pouvait s'asseoir à une table sur laquelle on avait placé un cochon de lait, à moins qu'on n'eût enlevé la tête de l'animal.

Deslandes raconte, dans le "Mercure de France", d'autres faits aussi extraordinaires. Entre autres, il cite un soldat qui tombait en faiblesse lorsque l'on déchirait du linge en sa présence.

Thomas Hobbes avait une telle horreur de l'obscurité qu'il s'évanouissait aussitôt qu'on le laissait sans lumière.

Le célèbre astronome, Tycho Brahé, devenait malade de terreur à la vue d'un renard.

Bayle était saisi de convulsion lorsqu'il entendait l'eau tomber d'une gouttière.

Zimmerman mentionne une dame qui tremblait au toucher de la soie, du satin ou de la peau veloutée d'une pêche.

La Mothe Le Vayer préférait le grondement du tonnerre aux accords les plus mélodieux.

A un point de vue plus général, je n'en finirais pas, si je voulais continuer à citer ces curieux exemples d'antipathies extraordinaires.

Tous, nous savons l'aversion que les dames ont pour les souris trop familières, ou pour les araignées qui aiment à se promener sur leur nuque. On n'ignore pas non plus, que certains hommes de mérite ne peuvent supporter sans frémir des paroles élogieuses pour les rivaux. Quant à l'antipathie que provoquent les "policemen", chez les individus n'ayant pas une conscience tranquille, elle est trop légendaire pour que j'en parle...

De ce qui précède, faut-il conclure que nombre de célébrités souffrirent jadis de névroses? Peut-être?

En ce cas, le mal à la mode, de notre époque, n'aurait pas même le mérite de la nouveauté!

* * *

Toujours dans le même ordre d'idées, j'en suis à me demander si beaucoup de personnes ne détestent pas de voir abîmer le pittoresque des paysages connus, par les énormes affiches qu'y place l'industrie?

Pour ma part, je me rappelle qu'ayant poussé une pointe jusqu'à Niagara, il n'y a pas longtemps, je fus scandalisé d'y voir des panneaux-réclame de cinquante pieds de long. Entre-nous, c'était abominable, et je ne m'étonne plus que les autorités américaines interviennent, pour empêcher ce vandalisme nouveau genre.

Si j'en crois un confrère des Etats-Unis, l'administration de l'oncle Sam, se propose d'imposer une taxe sur cette façon barbare d'annoncer: depuis l'onguent pour cors aux pieds, jusqu'à la pâte merveilleuse qui fait pousser des cheveux (mode Absalon) sur une bille de billard.

Vraiment, il est peut-être temps qu'on se récrie sur ce chapitre, d'autant plus que, paraît-il, cette fureur du coup de grosse-caisse (par les yeux) a fait épidémie et s'est répandue en Italie, en Belgique, en France.

"Muses des beaux-arts, voilez-vous la face," ou, plutôt, prenez-vous-en aux Yankees qui, ayant innové en cela, commencent à en avoir assez. Sans compter qu'au Canada, nous aussi, nous souffrons un peu de ce fléau.

A quand le phonographe-réclame, le porte-voix géant, hurlant aux carrefours le nom d'une panacée qui nous affolerait? Ça viendra peut-être. Pauvres de nous, quelles surprises ne nous réserve pas l'avenir de la science au service de l'industrie!

* * *

La réclame, mais elle s'empare de tout, pour en arriver à ses fins. Je suis sûr que si ce qui vient de se passer à Tsarkoe-Selo, (je laisse aux dépêches la responsabilité de la véridicité du fait), s'était passé aux Etats-Unis, il se serait trouvé un ingénieur fabricant de baignoires pour pousser comme il convient ces récipients domestiques.

On sait, sans doute, que le futur empereur de toutes les Russies, grandes ou écourtées, a failli, de par la volonté criminelle d'une camériste (républicaine-nihiliste), a failli, dis-je, finir ses jours comme les homards que l'on immerge dans de l'eau bouillante.

Inutile d'ajouter que, maintenant, la ou les personnes incriminées, doivent, comme on dit, être dans de mauvais draps. N'empêche que, sans l'impériale maman de l'impérial bébé, survenue au moment psychologique, la dynastie des Romanoff perdait, d'horrible façon, l'unique rejeton de l'empereur ami de la paix...

Eh bien! la baignoire sinistre où le drame russe a failli se commettre a un nom; elle est brevetée, ou elle devrait l'être; elle est en argent, en marbre, ou en vermeille, peu importe; c'est, en tout cas, une baignoire historique.

Est-ce tout?

Il m'est d'avis que non. Qui sait, si ce prosaïque ustensile n'a pas au moment suprême ébloui la coupable baigneuse officielle du très choyé poupon russe?

Cela n'a l'air de rien, c'est pourtant capital. Très certainement un annonceur américain se servirait de ce petit détail pour vanter à fond les vertus de la baignoire vierge de crime. Et bientôt, en énormes lettres, ébaubis, nous pourrions lire partout:

Baignoire magique, unique au monde, empêche d'ébouillanter les nourrissons prédestinés,

JOHN TUB & CO.,
Seuls fabricants.

Après cela, si comme ça s'est vu naguère, on jetait des bébés tout vivants dans le brasier d'une fournaise, on aurait tort. Car les fournaises aussi peuvent être perfectionnées. En attendant qu'elles le soient, avec votre permission, je mets un point final à cette causerie.

PAUL d'ESMORIN.